L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 15 MARS 1885.

LA RACE LATINE EN LOUISIANE.

CONFÉRENCE DE L'HONORABLE CHARLES GAYARRÉ.

(Extrait des comptes-rendus de l'Athénée Louisianais—livraison du mois de mars 1885.)

Le dimanche, 25 janvier 1885, le vénérable historien de la Louisiane, l'auteur de *Fernando de Lemos* et de *Philippe II d'Espagne*, entrait dans la salle de l'Union française, à une heure de l'après-midi, accompagné des membres de l'Athénée, et, présenté par notre président M. le Général Beauregard, était chaleureusement accueilli par un de ces auditoires d'élite, dont l'affectueuse estime dédommage l'homme d'étude de toutes les peines qu'il a pu prendre pour parler un langage utile et agréable aux personnes qui l'écoutent. Après qu'une profonde attention eut succédé aux applaudissements, le conférencier, d'une voix claire et soutenue, s'exprima dans les termes suivants.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Cette nombreuse et brillante assemblée que j'ai sous les yeux, et qui a été précédée par d'autres du même genre auxquelles j'ai eu plusieurs fois l'honneur d'assister, me paraît être la consécration répétée et maintenant permanente d'une grande, d'une belle et patriotique idée, qui est celle de rendre à la langue maternelle de la Louisiane—à la langue française, latine par son origine, un tribut mérité—un hommage filial—et d'assurer parmi nous la continuation de son existence, non seulement en lui consacrant un asile près du foyer domestique, mais encore en lui donnant une sorte de vitalité publique qui s'élargisse tous les jours d'avantage, comme cette lumière du matin qui blanchit d'abord faiblement l'horizon, avant de se montrer dans toute sa splendeur. Cette idée, dis-je, conçue par des esprits éclairés, réchauffée et nourrie dans de nobles cœurs, a donné naissance à cet Athénée Louisianais que vous aimez à encourager par votre présence et par le concours de vos sympathies. Je suis heureux d'y joindre les miennes en cette occasion et de vous adresser la parole dans cette langue française qui fut celle de notre berceau. Elle est sœur de la langue italienne et de la langue espagnole, et toutes trois appartiennent à la vieille et illustre famille latine. Si la langue française a été bannie de nos débats judiciaires, législatifs et politiques, il est de notre devoir de faire en sorte qu'elle retrouve dans le domaine des lettres une patrie dont il ne soit pas possible de la chasser. C'est dans ce but, sans doute, que l'Athénée Louisianais a été créé. C'est désormais un fait accompli, et accompli avec toutes les garanties d'un succès durable. Une pareille institution promet à notre race latine, ici transplantée, une ère nouvelle ou le culte de l'intelligence marchera, je l'espère, au moins d'un pas égal avec tous les autres cultes. Toute resplendissante de jeunesse et de beauté que puisse être la Louisiane, elle ne sera jamais que la statue de Pygmalion, si le souffle créateur qui émane de l'amour des lettres, des arts et des sciences ne communique pas une âme et la vie, et l'immortalité de la pensée au marbre glacé des intérêts matériels.

Le mot Athénée me rappelle Athènes. Athènes! Cette merveille du monde, qui nous paraît avoir été un rêve des dieux de l'Olympe, plutôt qu'une réalité historique. Et cependant ce n'était qu'une petite ville dont la population n'égalait pas celle de la Nouvelle-Orléans. Ce n'était que la capitale d'un territoire qui n'était guère plus étendu et plus fertile que la paroisse voisine de St-Tammany au-delà du lac Pontchartrain. Ses richesses commerciales et agricoles étaient infiniment moins grandes que celles de la Louisiane. Eh bien, de ce petit coin de terre, physiquement, géographiquement et relativement sortie une puissance intellectuelle qui n'a jamais été surpassée, et qui, chez les peuples civilisés, charme et subjugue encore et le cœur et l'esprit. C'est un flambeau éternel auquel tout ce qu'il y a de génie sur la terre se plaît à venir emprunter une parcelle de lumière. Pourtant, l'Athènes matérielle de l'antiquité, l'Athènes de pierre, de marbre et de chaux a disparu depuis longtemps et sans retour, mais l'Athènes intellectuelle est plus vivante que jamais dans les trésors impérissables qu'elle nous a légués. Et nous, Mesdames et Messieurs, nous pour qui la nature a tant fait sur le sol nouveau que nous habitons, nous qui tant de siècles écoulés ont succédé avec un travail lent... les enfants du progrès, si nous disparaissions actuellement, que resterait-il derrière nous dont la postérité pourrait nous remercier? Mais, grâce au ciel, la Louisiane s'éveille enfin; elle commence à sentir jusqu'au fond du cœur qu'elle doit au moins chaleureux à l'Athénée qui a germé dans son sein, et qu'elle ne peut sans honte faillir à ce devoir sacré.

Un Athénée c'est un lieu de réunion de poètes, de philosophes, de savants et d'artistes. C'est une école, une académie où l'on enseigne les belles-lettres, la philosophie, les sciences, où l'on examine et discute tout ce qui est du domaine de l'esprit humain. Fonder une pareille institution, c'est donc prendre l'obligation d'avoir, comme nos ancêtres latins, des poètes, des savants, des philosophes, des artistes. Cela est-il en notre pouvoir? Vous n'avez qu'à écouter, vous réconforter, je ne doute pas que nous n'ayons ici sous un ciel aussi beau que celui de la Grèce et de l'Italie, un sol aussi fertile, en talent et en génie que celui de ces heureux climats. C'est la culture qui manque, c'est une chaude atmosphère de bienveillantes sympathies, c'est un entourage appréciateur. Il faut au talent des circonstances favorables à sa naissance, à son développement, et plus tard un théâtre où il soit applaudi. Donnons-lui ce théâtre; donnons au génie cette chaude, cette enivrante atmosphère d'admiration et de gloire sans laquelle il ne peut vivre et grandir. Quand le seul monarque qui de droit divin se présente, reconnaissons-le dans sa légitimité et mettez lui la couronne de lauriers sur le front. La royauté de l'intelligence est la seule devant laquelle on doive s'honorer de fléchir le genou. Le talent est un acteur sur la scène du monde. Pour qu'il s'y acquitte dignement de son rôle, il lui faut les applaudissements de la foule. Sans cela, il doute de soi-même; il se trouble, il se refroidit, et ne s'élève pas à la hauteur de sa force réelle.

Mesdames et Messieurs, dans cette jeune génération qui croît autour de nous, cherchons par tout le mérite avec des yeux avides; cherchons et encourageons les poètes, les historiens, les savants qui ne sont membres futurs de cet Athénée. Et pourquoi n'aurions-nous pas nos poètes, nos littérateurs et nos artistes? Est-ce que nous ne sommes pas de bonne race, de cette race latine à qui le genre humain doit ses plus grands chefs-d'œuvre et ses héroïques actions? Est-ce qu'elle n'a pas été, cette race latine, le Prométhée qui a ravi le feu du ciel? Est-ce que nous ne descendons pas des Grecs et des Romains? Est-ce que nous ne sommes pas les fils de la France, de l'Italie et de l'Espagne, de ces peuples d'élite de ces grandes nationalités que l'on peut justement appeler patriciennes par excellence entre tous les autres peuples de la terre, par l'antiquité de leur gloire, et dont la marche historique au travers de tant de siècles n'a jamais cessé d'être un long sillon lumineux que l'esprit humain ne pourrait trouver plus brillant? Est-ce que ce nouveau monde où nous vivons n'a pas été découvert par des explorateurs latins, et que nos ancêtres n'ont pas ... (*Est-ce que ce nouveau monde ou nos tentes exploratrices ont été transportées*), est-ce que cette Louisiane qui est notre mère par la naissance ou par l'adoption, nous ne trouvons pas aussi des traces de cette grandeur que la race latine a laissée partout où elle a passé? Est-ce que nous ne sommes pas entourés d'une marge grandiose qui nous impose l'obligation d'être en rapport avec elle par notre taille intellectuelle? Est-ce que parmi les États de notre confédération il en est un seul, dont l'histoire renferme autant de variété, de poésie et même de grands enseignements philosophiques et politiques que notre noble Louisiane? Quel vaste champ pour le poète, pour l'artiste, pour le penseur, pour le moraliste, pour l'historien, pour l'homme d'État! C'est avec une plume d'aigle ou de cygne, et non avec de remuantes petites pattes de mouche comme nous en avons en plus d'un échantillon, qu'il faudrait écrire sur un pareil sujet. Permettez-moi cependant, Mesdames et Messieurs, de vous en tracer une légère esquisse, dont la faiblesse, j'en suis sûr, trouvera une excuse dans vos cœurs.

Cette Louisiane qui s'étendait jadis depuis les bouches du Mississippi jusqu'aux frontières du Canada, doit avoir frappé d'un enthousiaste étonnement les premiers explorateurs européens qui l'ont parcourue. Un fleuve qui plus tard, fut appelé une mer intérieure! D'autres fleuves géants se versant dans son sein! Des forêts de taille colossale qui semblaient fraîchement sorties des mains du créateur! Des paysages sublimes! Une nature revêtue, dans toutes ses formes, d'une sauvage majesté! De profonds mystères géologiques à éclaircir! Des peuplades d'hommes rouges et cuivrés parlant des langues diverses, et offrant de curieux problèmes à résoudre! Des monuments sans traditions et sans légendes, mais attestant cependant le passage de races inconnues qui avaient atteint un haut degré de civilisation! Génies de la poésie et de la peinture, n'y a-t-il pas dans ce spectacle nouveau sur la surface et dans les entrailles de ce monde dont la jeunesse présumée est peut-être plus vieille que la caducité de l'ancien, des sujets d'inspiration qui soient dignes de vous! Et vous, savants, vous les Œdipes de la civilisation, ou sphinx à mille têtes et à mille énigmes est devant vous. N'allez-vous pas vous efforcer de les deviner et de nous les expliquer?

Mais écoutez ces fanfares guerrières. Voyez briller ces casques et ces épées nues. Admirez ce tourbillon d'hommes et de coursiers de fer qui reluisent au soleil. C'est la chevalerie qui arrive sur les bords du Meschacébé, et qui vient saluer la Louisiane, sans nom encore, il est vrai, et endormie au fond de ses forêts vierges. Salut à Hernando de Soto, l'un des conquérants du Pérou! Salut à l'une des meilleures lances de l'Espagne, à l'ami et compagnon de Pizarre, à l'héroïque chevalier dont la noble figure nous apparaît sous la bannière de Castille qui s'arrête étonnée devant la majesté du fleuve diluvien que les Indiens ont nommé le "Père des eaux." Ils étaient débarqués plus de mille, en l'an de grâce 1539, à la Baie du Saint Esprit dans la Floride, ces preux sans peur, sinon sans reproche, le glaive d'une main et la croix de l'autre—le glaive, pour conquérir de l'or et de la gloire—la croix pour soumettre des âmes au Christ. Trois ans de combats sans cesse renaissants! Une lutte acharnée avec de farouches ennemis, avec la famine, la maladie, et toutes les rigueurs du ciel et de la terre! Des difficultés de passage impossibles à comprendre et à décrire, et cependant surmontées—et la trouée héroïque avait été faite depuis la mer jusque près de l'emplacement où, croit-on, la ville de Memphis est maintenant bâtie. Mort de Soto à l'embouchure de la Rivière Rouge—marche de ses compagnons au travers du Texas jusqu'aux montagnes mexicaines—leur retour au Mississippi après des fatigues inouïes—construction de navires—fuite et lutte continuelle des trois cents qui restaient contre une multitude de canots indiens qui les poursuivent en descendant le fleuve jusqu'au Golfe! On reste confondu devant ces faits qui dépassent toutes les inventions de la fable. Je vous le demande, n'est-ce pas une odyssée toute faite? Pourquoi n'aurions-nous pas un Homère pour chanter des exploits qui font de l'histoire un poème épique? Passons outre, mais en passant, constatons que pour la Louisiane le premier souvenir de son enfance est un souvenir de chevalerie. Ce ne fut, il est vrai, qu'une apparition qui la traversa comme un météore, mais ce flamboyant phénomène semble l'avoir marquée au front d'un signe ineffaçable qui lui impose l'obligation d'être chevaleresque à tout jamais et digne de celui qui, dans son cercueil de chêne, repose sous les flots du fleuve majestueux auquel cet héroïque dépôt fut confié.

Depuis lors, pendant cent trente-quatre ans, rien n'appelle notre attention. Mais voilà que le 7 juillet 1673, une barque, qui n'est pas celle d'un Indien, flotte sur le Mississippi. C'est celle du père Marquette, prêtre récollet, et du marchand Joliet. Ils étaient partis de Québec pour aller à la recherche du merveilleux fleuve dont ils avaient entendu parler, sans s'inquiéter le moins du monde des dangers infinis auxquels ils s'exposaient dans une pareille entreprise. Ils descendirent jusqu'à la rivière des Arkansas, où ayant appris des indigènes que le Mississippi se déchargeait dans le Golfe du Mexique, ils s'en retournèrent porter la nouvelle à Québec, où l'on sonna les cloches et chanta un Te Deum en témoignage de réjouissance et de gratitude. Ils moururent peu de temps après, ces hommes simples et modestes, sans s'être imaginé qu'ils s'étaient immortalisés, et que dans eux l'église et le commerce s'étaient donné la main pour exécuter quelque chose de vraiment grand. C'est un épisode, cependant, qui ne fut pas sans conséquences mémorables pour la Louisiane. Car, en 1682, la route ayant été ainsi trouvée par les deux intrépides explorateurs dont j'ai parlé, Robert Cavelier de Lasalle prenait possession solennelle de ces immenses contrées au nom du "très puissant, très invincible et victorieux prince, Louis le Grand, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, et quatorzième de nom." Quelles que soient nos prédilections politiques, je ne crains pas d'en froisser aucune en disant ici: Chapeau bas devant cette colonne au blason fleurdelisé qui s'élève fièrement sur les bords du vieux fleuve! Salut aux armes de France sous quelque forme qu'elles se présentent! Salut à sa fille qui vient de naître et qui désormais portera le doux nom de Louisiane!

Maintenant il fallait la coloniser et assurer à la France sa nouvelle conquête. C'est une famille héroïque qui s'en charge—onze frères dignes les uns des autres, dont le nom paternel est Lemoyne, et dont les principaux sont Iberville, Sauvolle, Bienville, Chateauguay, Sérigny, tous du Canada cette sœur de la Louisiane. La domination française dans cette colonie nouvelle, depuis 1699 jusqu'à 1766, est remplie d'incidents romanesques et en même temps d'utiles leçons de gouvernement et d'administration. Dans cette lutte incessante entre la civilisation et la barbarie, entre le travail européen et une nature inculte, sauvage, et rebelle aux premiers efforts faits pour la dompter, il y a des péripéties plus émouvantes les unes que les autres et des tableaux variés qui sont presque tous d'une attrayante originalité. Nous nous trouvons face à face avec Crozat, le grand marchand à la façon des Médicis, face à face avec la puissante Compagnie des Indes, à laquelle la Louisiane est inféodée avec de nombreux privilèges, à condition de prêter, comme un ancien baron, foi et hommage au roi Louis Quinze, et de présenter une couronne d'or de trente marcs à chacun de ses successeurs. Nous nous laissons éblouir comme toute la France par ce prodigieux magicien de la finance, ce John Law, qui persuada aux têtes les plus sages qu'il avait trouvé sur les bords du Mississippi l'Eldorado si longtemps rêvé, dont le trésor devrait payer toutes les dettes de la France, et mettre des millions dans la poche de quiconque en voudrait.

Quelle guerre que celle des Natchez qui finit par l'extermination de ces adorateurs du soleil, dont la civilisation était si supérieure à celle de toutes les autres nations indiennes! Quelle foule de brillants gentilshommes ne passons-nous pas en revue depuis d'Artaguette jusqu'à Bellisle de St. Denis, qui, au travers d'aventures sans nombre, va en vrai chevalier errant, deux fois par terre, de Mobile à la ville de Mexico, où il capte la faveur du vice-roi, duc de Linarès, qui en vain cherche à l'attacher au service de l'Espagne. Il refuse, pour rester toujours Français, mais il accepte le cœur et la main de la fille d'un hidalgo, auquel il a rendu, en courant, un service signalé, et il revient à la Louisiane faire souche de bonne famille. Pouvons-nous ne pas admirer la magnifique défense de l'île Dauphine contre les Espagnols? Pouvons-nous ne pas pleurer sur les amours coupables du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut. Madeleine prépara cette une lettre de cachet envoie mourir à la Louisiane? N'y a-t-il pas un roman tout fait dans ce que l'on raconte des aventures du chevalier d'Aubant et de la princesse Charlotte de Brunswick, femme du stupide héritier présomptif de Pierre-le-Grand, qui, délivrée de son brutal époux par une mort qu'elle simula, grâce au breuvage habilement préparé qu'elle avait bu sans effet, retrouva son amant sur les bords de ce cours d'eau qui nous est familier sous le nom de Bayou St-Jean!

Si nous suivons l'expédition de Bienville, remontant la rivière Tombecbé pour aller châtier les Chickasaws, et subissant une sanglante défaite devant le fort d'Ackia défendu par les Indiens commandés par des Anglais, nous sentons notre cœur palpiter de douloureuse admiration en voyant tomber les uns après les autres, sans reculer d'un pas, ces brillants officiers français qui presque tous furent mis hors de combat. Sous l'administration fastueuse du Marquis de Vaudreuil qui avait eu assez de crédit à la cour pour obtenir plus d'argent et de troupes qu'aucun autre gouverneur, et qui était entouré d'un nombreux cortège de gentilshommes, il y a de pittoresques contrastes à observer—une imitation des mœurs de l'élégance, des coutumes de Versailles dans des cabanes de bois dépourvues de toute peinture et de tout autre embellissement—le langage de Racine et le patois du nègre—le chevalet aux talons rouges, à la collerette et aux manchettes de dentelles, fumant le calumet avec le chef indien à la chevelure de peau de daim et au manteau de buffle. Dans ce cadre tout rustique, au milieu d'une nature primitive et sauvage, on retrouvait les séductions d'une société qui frappait d'étonnement de rencontrer sous d'humbles toits sans meubles dorés et tentures de soie—d'une société tellement française, que, intellectuellement et historiquement parlant, on y donnait quelquefois des coups d'épée pour se désennuyer, et pour entretenir l'amitié. Est-ce qu'il n'y a pas là de quoi inviter la plume et le pinceau? Et les nombreuses tribus indiennes, qui entouraient et peuplaient la Louisiane, ne méritent-elles pas une étude plus sérieuse que celle que l'on a fagotée leur accorder, et ne sont-elles pas dignes de trouver un jour parmi nous un Chateaubriand ou un Fenimore Cooper.

Mais, épuisée en quelque sorte par les grandeurs du siècle de Louis XIV, et comme fatiguée du poids de tant de gloires si longtemps portés, la France s'affaissa sous Louis XV. Elle s'endort sous le Sardanapale qui la gouverne, je dirais avec une quenouille de femme, si tant de femmes n'avaient pas régné plus noblement que des hommes. Elle perd toutes ses possessions sur le continent de l'Amérique du Nord. Le Canada lui échappe, et elle prie l'Espagne, sa cousine, de se charger de la Louisiane qui est devenue pour elle un trop lourd fardeau. Après beaucoup d'hésitation, l'Espagne accepte le cadeau royal en faisant entendre que c'est par bonté d'âme, seulement pour obliger une alliée et une parente, et non parce que l'objet offert était pour elle d'aucune valeur. Ce fut un grand coup et une bien vive douleur en Louisiane, quand on apprit ce petit arrangement de famille, à ses dépens. On pleura de rage de cesser d'être Français.

Il faut avouer cependant que l'Espagne nous traita avec un certain degré de considération. Elle nous fit le compliment de nous envoyer un savant célèbre, Don Antonio de Ulloa, accompagné d'officiers distingués pour prendre possession de sa nouvelle acquisition. Ce savant membre de toutes les académies de l'Europe, homme de race, de plume et d'épée, car il avait le grade de lieutenant général dans la marine royale, est un personnage original à étudier. Évidemment il était très mécontent de l'espèce d'exil que l'on semblait lui avoir imposé, on ne sait pourquoi. Il se sentait de taille à figurer sur un tout autre théâtre, de sorte qu'il traita sans façon, et même avec humeur, les petites gens qu'il était venu régenter, et du haut du piédestal où la renommée l'avait placé, il toisa avec mépris leur obscurité et leur ignorance. On vit cependant qu'il résistait et même criailler contre ce qu'il faisait. On pourrait presque s'imaginer l'entendre parler ainsi: "Ah! vous faites du tapage et vous ne m'appréciez pas! Eh bien! pygmées que vous êtes, je vais vous faire voir le cas que je fais de vous." Là-dessus, il leur tourne le dos et va se percher sur une espèce de fort qui existait alors à l'une des embouchures du fleuve. Il y resta sept mois, sans bouger une seule fois de cet horrible séjour! Il y passa tout un hiver! Il y semblait avoir, l'illustre marin, entre le ciel et la mer, seul avec la science pour compagne! Et la science lui suffit, et la solitude n'existe pas pour lui! Pouvait-il s'ennuyer en effet, quand de jour et de nuit il avait la ressource d'étudier la nature amphibie qui l'entourait de toute part, et d'interroger sur leurs secrets les astres flamboyants au-dessus de sa tête! Mais non, la science n'était pas la toute seule avec lui. Il y avait là aussi l'amour—l'amour passionné—l'amour espagnol. L'amour de feu, l'amour dramatique, romanesque comme au vieux temps de la chevalerie. Car voilà qu'un jour on apprit qu'il avait attendu là, avec une patience de fer, et presque avec un donquichottisme d'incroyable courtoisie et dévouement, la fiancée qui lui venait du Pérou. C'était la jeune et belle marquise d'Abrado qu'il avait connue dans la patrie des Incas, et qui arriva enfin après une si longue attente. Le mariage fut célébré à la balize par le chapelain d'Ulloa, et ce gouverneur aux nerfs un peu trop irritables, mais probablement plus disposé maintenant à être aimable pour les Louisianais, retourna en triomphe à la Nouvelle-Orléans avec sa brillante conquête.

Malheureusement, la marquise était accompagnée de jeunes filles d'honneur péruviennes au teint jaune. "Ce sont des mulâtresses," s'écrièrent les dames Louisianaises, qui déjà n'étaient pas très bien disposées. "Nous n'irons pas chez la Gouvernante, à moins qu'elle ne chasse cette canaille-là." Le mot fut répété à la fière marquise, dont le rire moqueur et le dédain vertement exprimé ne firent qu'augmenter l'irritation de la population. Les femmes s'indignent, les hommes conspirent pour secouer le joug étranger; on fait appel à Aubry, le gouverneur français qui va céder sa place; et l'on veut qu'il la refuse à ces intrus hautains. Ils se sont mal adressés; car Aubry les dénonce comme mutins, et les menace de les faire rentrer dans l'ordre. Néanmoins l'action marche; c'est le fougueux Lafrénière, né orateur, qui tonne dans le conseil colonial; c'est Noyan, neveu de Bienville, qui met la main sur la garde de son épée; c'est Villeré qui soulève les milices des bords du fleuve; c'est Mme Pradel, maîtresse du commissaire français, Foucault, qui, nouvelle Marion Delorme, réunit la nuit les conspirateurs dans ses jardins d'orangers; c'est ce misérable Foucault, escroc de bas étage, qui trahit tout le monde, et ses compatriotes et les Espagnols; c'est Marquis, suisse de nation et chef des insurgés, qui propose l'établissement d'une république, avec un exécutif sous le titre de Protecteur. Ce nouveau Cromwell à courte échelle devait être assisté d'un conseil de quarante membres élus par le peuple, soit à vie, ou soit pour un certain nombre d'années. Afin de se créer des ressources financières on aurait une banque modelée sur celle de Venise ou d'Amsterdam. Puis, on se mettrait sous la protection de l'Angleterre. Voilà le plan. Déjà tout est mouvement et émotion croissante. On entend gronder l'émeute qui approche. Enfin la révolution éclate et Ulloa est chassé, à sa grande satisfaction peut-être, et trois officiers espagnols sont retenus en otage. Notez bien ceci en passant, Mesdames et Messieurs, ce fut la Louisiane qui la première leva l'étendard de la liberté et de l'indépendance sur le continent américain. Car cela se passait en 1768. Ne voilà-t-il pas des matériaux tout prêts! N'y a-t-il pas là un roman historique pour un Alfred de Vigny, ou un drame pour un Victor Hugo!

Mais le triomphe ne fut pas long. Arrive le comte O'Reilly avec des forces écrasantes. Assistez avec moi à l'arrestation de Lafrénière et de ses héroïques complices—arrestation qui fut une exacte imitation de celle des comtes d'Egmont et de Horn, à la façon du duc d'Albe. Assistez à leur procès et partagez-en toutes les émotions. Enfin l'arrêt est prononcé; que l'on pende ces traîtres! Mais le bourreau est un nègre, et l'on recule devant l'indignation qui serait produite si on l'employait pour pendre les premiers citoyens du pays. On cherche partout un bourreau blanc et on n'en trouve pas malgré l'offre d'une grosse récompense. Alors on modifie le décret: qu'on fusille ces rebelles puisqu'on ne peut les pendre! Aussitôt nos femmes—ces anges de la terre qui partout et dans tous les temps, sont toujours debout et actives quand il s'agit de venir au secours du malheur, se jettent aux pieds d'O'Reilly et demandent la grâce des condamnés. Il répond: "Il est pénible pour moi de vous refuser. Mes instructions sont précises. Les coupables doivent mourir. Le roi le veut, et quand le roi veut, tout Espagnol obéit." Entendez-vous ce roulement de tambour! Entendez-vous cette fusillade! Tout est fini. Mais non, tout n'est pas fini. Je vais vous citer un fait héroïque, digne de figurer dans une page de Plutarque. Les chefs des rebelles sont morts. O'Reilly fait venir un nègre, cuisinier renommé, qui était l'esclave de Noyan, l'une des victimes. "Tu appartiens maintenant au roi d'Espagne," lui dit-il. "En attendant que tu sois vendu, je te prends à mon service."—"Gardez-vous en bien," lui répond le nègre. "Vous avez tué mon maître; je vous empoisonnerais." Il faut dire à la louange d'O'Reilly, qu'il le renvoya sans le punir de sa magnifique audace. Allons, jeunes gens qui m'écoutez, vous n'oubliez pas les frimas de la vieillesse n'ont pas glacé l'enthousiasme, ramassez ces perles que l'histoire jette à vos pieds et enchassez-les dans un écrin digne de vous et de la Louisiane.

Mesdames et Messieurs, le sang versé dont je vous ai présenté le tableau fut le seul acte de sévérité de l'Espagne pendant une domination d'un peu plus de trente-quatre ans. Cette domination fut toute paternelle et ne fit chérir des Louisianais, qui oublièrent facilement le mal qu'on leur a fait, quand on redevint digne de leur affection. Dans leurs cœurs l'oubli de l'injure est toujours prêt de la réparation offerte et acceptée. On le vit bien, quand en 1779, leur presque imberbe gouverneur de vingt et un ans, Don Bernardo de Galvez, fit un appel à leur courage et à leur dévouement. Ils s'enrôlèrent en foule sous ses drapeaux, et dans une rapide campagne Galvez enleva aux Anglais la Mobile, Pensacola, Manchac, Baton Rouge et Natchez.

Il y aurait des choses charmantes à écrire sur ce mélange des mœurs espagnoles et françaises qui se fondirent à cette époque dans un curieux tout ensemble. Mesdames, presque tous ces hautains officiers espagnols, qui d'abord étaient arrivés l'épée haute et pour punir, finirent par mettre bas les armes devant le sexe qui vous représentez ici si brillamment, et s'allièrent à nos familles d'origine française. Les gouverneurs Unzaga et Miro ne cherchèrent pas ailleurs une épouse, et Galvez fit vice-reine aux Louisianaises. Aussi, quand la vieille bannière de Castille s'abaissa pour faire place au nouveau drapeau tricolore de la France, si les Louisianais voleront avec transport au devant de la mère qui leur revenait, ils curent des larmes pour regretter le départ de celle qui avait été leur mère bien pendant si longtemps.

Cette apparition de la France en 1803 ne dura que quelques jours. Ce ne fut qu'un éclair, mais un éclair qui doit illuminer à tout jamais une des pages les plus mémorables, et peut-être une des plus heureuses de notre histoire. Car ce fut alors que la France céda la Louisiane à la grande République américaine à condition que son ancienne colonie dont elle se détachait forcément et avec regret, serait admise dans la confédération des États Unis, avec le moins de délai possible, et sur le même pied d'égalité que les treize États primitifs. Ce fut donc la France qui assura par traité à la Louisiane son indépendance, et les États Unis n'eurent qu'à remplir la fonction purement ministérielle de lui mettre sur le front le diadème de la souveraineté.

Vous parlerai-je des plaines de Chalmette où fut vaincu l'ennemi qui menaçait la Nouvelle-Orléans? La France n'eut pas alors à rougir de ses descendants, et la République américaine de ses enfants d'adoption. Ce fut pour nous l'occasion d'une large moisson de gloire. Vous parlerai-je de la guerre du Mexique? Quand on apprit que le drapeau étoilé était en danger sur les bords du Rio Grande, la Louisiane se leva d'un bond comme un seul homme, et en un clin d'œil plus de six mille volontaires armés et équipés à ses frais, furent vaincre ou mourir là où le devoir les appelait, et ne s'arrêtèrent que dans la capitale des Montezumas. Ce fut une autre riche addition à notre patrimoine de lauriers.

Je ferai à peine allusion à une époque d'un souvenir trop douloureux pour que je puisse en parler, et pour que vous puissiez m'écouter sans une trop pénible émotion. Je laisserai donc à un futur historien le soin de rendre justice au rôle joué par la population louisianaise dans une gigantesque qui ne sera que trop mémorable. Je me permettrai seulement de dire, et nul ne le niera, que après de nombreux hauts faits, la Louisiane est tombée avec une grandeur dont nous pouvons nous honorer. Heureusement, il y a quelquefois plus de gloire dans la défaite que dans le triomphe, et il y a une certaine façon de porter les haillons de la misère qui éclipse la pourpre dorée de la prospérité. C'est dans l'adversité que le vrai sublime se montre de préférence. Vous en avez donné des preuves, Mesdames, qui ne seront jamais oubliées, et par l'exemple de votre résignation et de votre incomparable fortitude, vous nous avez forcés, nous autres hommes, de nous armer d'un front serein sur lequel un regard ennemi ne peut surprendre la trace des tortures du cœur. Vous nous avez appris à vivre, sans murmure, du pain amer acheté avec cette obole incertaine que nous accorde de jour en jour cette providence cachée que l'on est convenu d'appeler le hasard. Grâces vous soient rendues pour le courage que nous avons, et qui ne nous manque, ra que lorsque vous nous ferez faute, vous et Dieu!

Vous voyez, même dans cette imparfaite esquisse, que nous ne sommes pas les premiers venus, et que, si noblesse oblige, nous ne sommes pas sans devoirs à remplir. Certes, nous n'avons pas à rougir de notre histoire, mais je trouve qu'elle serait plus belle, si nous avions une littérature, brillant dans nos annales de tout l'éclat qu'elle devrait avoir. Ne pensez-vous pas que nous avons un peu trop négligé la gloire littéraire, qui est la première de toutes les gloires? La Louisiane a produit, il est vrai, l'abbé Viel et Audubon, ainsi que d'autres littérateurs distingués dont je ne parlerai pas, parce qu'ils sont vivants et que je m'adresse sans doute ici à quelques-uns d'entr'eux. Ce n'est pas assez, cependant, de ce que j'appellerai ces heureux accidents. Nous devons mieux faire. Il nous faut une production régulière et continue d'hommes de mérite. Dans des intérêts, même purement matériels, sans parler de raisons d'un ordre plus élevé, nous devons nous efforcer de fertiliser notre sol avec un engrais venu d'en haut, afin que, autant que possible, toutes les vertus et tous les talents y germent à la fois. Pour cela que faut-il? L'histoire est là pour nous le dire. Le génie est un Dieu—le Dieu inconnu qui souvent passe auprès de nous sans que nous sachions le voir. Vous ne le verrez se montrer que lors que vous lui dresserez d'avance des autels, et que vous y ferez fumer l'encens auquel il a droit.

Si la Grèce n'avait pas idolâtré les lettres, elle n'aurait pas eu ses Euripides, ses Sophocles, ses Platons et son siècle de Périclès. Vous êtes souverains, tous tant que vous êtes. Eh bien, faites acte d'une souveraineté populaire aussi éclairée que les souverainetés impériales ou royales. Le maître du monde, Auguste, soupait avec Horace et Virgile de préférence aux Verres et aux parvenus enrichis de l'époque. Soyez tous des Mécènes. Celui qui porta ce nom, tout puissant qu'il était, serait oublié depuis longtemps, sans l'hommage qu'il ont l'habileté de rendre aux princes des lettres, des arts et des sciences. Couronnez Pétrarque au Capitole; imitez les Médicis, et vous aurez le droit et le pouvoir d'inspirer des Dantes, des Le Tasses, des Michel Anges et des Raphaëls. Aimez et encouragez les lettres et les arts comme François Ier, et vous aurez peut-être comme lui votre siècle de la Renaissance. "Vous êtes digne qu'un empereur vous serve," a dit Charles Quint au Titien, en ramassant et en lui remettant son pinceau. Une reine de France, voyant un poète endormi sur un banc dans l'anti-chambre de son palais, alla lui donner un baiser en présence de toute sa cour. "Je me plais," dit-elle, "à honorer publiquement ces lèvres qui distillent le miel."—"On m'apprend," dit un jour Louis XIV à Molière, "que la noblesse ne vous trouve pas d'assez bonne maison pour rechercher votre société. Je vous prie de dîner aujourd'hui avec moi." Alexandre le Grand portait partout avec lui les œuvres d'Homère, et voulait même qu'elles fussent mises sous l'oreiller sur lequel reposait sa tête. Son âme magnanime y puisait sans doute des inspirations, même pendant le sommeil. Napoléon a dit: "Si Corneille vivait, je le ferais prince." Un de nos jeunes héros, qui avait abdiqué sa place de secrétaire d'ambassade à Berlin pour venir à la tête de son régiment tomber glorieusement à la bataille de Belmont, me disait au jour avant de partir pour le champ d'honneur: "Que nos Louisianais auraient été étonnés, s'ils avaient vu, comme moi, des rois faire place à Humboldt."

Oui, Mesdames et Messieurs, place aux vrais rois—aux rois de par le droit divin de l'intelligence! Apprenons à nos concitoyens à les élever sur le pavois. Le génie, quelle que soit sa légitime fierté, a sa pudeur, ses hésitations, le doute de soi par moment, et même quelquefois une sorte de timidité virginale comme Racine et Virgile. Il faut donc dans de certaines occasions savoir lui faire violence et l'arracher à sa modeste et studieuse retraite. Surtout, répandons l'éducation dans toutes les classes, sans oublier qu'elle est fatale, l'éducation de l'esprit sans celle du cœur, et n'admettons dans la république des lettres qu'un seul ostracisme—celui des médiocrités, parce qu'elles sont les ennemies mortelles des supériorités, et qu'elles sont toujours des ombres jalouses qui cherchent à obscurcir la lumière. La où prévaut une atmosphère malsaine de dénigrement, d'envie, ou même d'indifférence pour le talent, la société n'est qu'un fumier où ne s'assembleront que des oiseaux de basse cour. Voulez-vous des aigles? Offrez leur la pâture qu'ils recherchent, et les aigles viendront; mais souvenez-vous que la pâture des aigles, c'est la gloire et toutes ses avresses.

La création de cet Athénée est un pas de fait vers le but auquel nous devons tendre, nous de race latine—la conservation de cette langue française qui est si claire, si fine, si pure, si chaste, et par conséquent si difficile à manier. Nous devons l'en apprécier davantage, nous devons aussi ne pas oublier que c'est pour nous un héritage sacré légué par nos ancêtres; que c'est la langue avec laquelle se sont faites les plus grandes conquêtes intellectuelles—que c'est celle de la diplomatie, des traités entre les nations, de toutes les hautes sommités sociales en Europe et que, comme l'épée de Brennus, elle a été et sera toujours d'un énorme poids dans la balance des destinées humaines.

Mesdames et Messieurs, pendant cent ans la race latine a été noblement représentée ici, tour à tour, par la France et l'Espagne, qui furent successivement maîtresses de la Louisiane. Depuis, elle y a cédé le haut du pavé à la race dite anglo-saxonne. De 1699 à 1766, on n'y parlait que l'indien et le français. De 1766 à 1803, on y parlait encore l'indien, mais surtout le français, et l'espagnol dans des limites plus restreintes. De 1803 à 1804, l'idiome indien a complètement disparu—l'espagnol est presque inconnu—le français retient sa vitalité, quoique ayant perdu sa prééminence—et l'anglais, devenu la langue nationale, nous a imposé l'obligation de l'apprendre. Mais jamais, ni à présent, ni à aucune époque chez nous, les familles louisianaises d'élite—les grandissimes—pour me servir d'une expression récemment mise en vogue—n'ont baragouiné dans leur intimité, ou en public un affreux patois anglo-saxon nègre, comme on a cherché à le faire croire dans de certains écrits. Eh bien, continuons de parler avec une égale pureté les trois langues qui ont sur nous des droits que nous ne devons pas répudier, et qui toutes les trois réunies, si nous savons en faire usage, tripleront nos jouissances intellectuelles et nos moyens d'action sur nos semblables. ... anglais, parce que c'est la langue de notre patrie, et par conséquent celle qui doit devenir la nôtre de par le cœur et de par la raison—l'espagnol, sinon par l'obligation des souvenirs du moins par intérêt à cause des relations de toute sorte que nous sommes appelés à avoir avec nos nombreux voisins des Indes Occidentales, de Mexico et de l'Amérique du Sud—et le français, parce que sans dire rien de plus, malheur à celui qui, ayant du sang français dans les veines, oublie ou rejette la langue des Bayards et de tous ces grands hommes qui ont fait honneur à la nature humaine!

François Ier a dit, que quiconque parlait trois langues valait trois hommes. Cela est vrai. Quiconque est maître de trois langues, triple ses idées, ses connaissances et ses moyens offensifs et défensifs pour le combat que tout homme doit livrer ici bas. Souvenez-vous-en, Mesdames. Si c'est une vérité, ce que j'entends dire autour de moi, que notre population de race latine est tombée dans un déplorable état d'infériorité et n'occupe plus la place qui lui est due sur son sol natal, serrons nos rangs, pour la reconquérir contre ceux qui l'ont envahie de cette triple épée dont la poignée est à la portée de votre main. Et quant à vous, Mesdames, je ne vois pas pourquoi ce qui serait une vérité et un avantage pour nous ne le serait pas pour vous. Je n'hésite donc pas à vous conseiller de devenir aussi maîtresses de ces trois langues que j'ai mentionnées. Car, m'appuyant sur l'autorité du roi de France dont je viens de parler, je crois pouvoir vous assurer que chacune de vous alors vaudrait trois femmes. Ce qui ne serait pas à dédaigner et pour vous et pour nous. Il ne semble que cette triplicité intellectuelle de notre population latine suppléerait à ce qui lui manque en nombre matériel, serait pour nous une garantie certaine de meilleures destinées.

Je ne résume exprimant l'espoir que cet Athénée où nous sommes réunis aujourd'hui continuera d'être le Palladium de la langue française et de la race latine en Louisiane, car toute race qui se laisse absorber par une autre et enlever la langue de ses ancêtres perd son autonomie et disparaît de l'histoire des peuples.

Il ne me reste plus, Mesdames et Messieurs, qu'à vous remercier de la flatteuse et longue attention avec laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'écouter.

CHARLES GAYARRÉ.

On sait que Milton, le grand poète anglais, était aveugle. Sa troisième femme avait un teint d'une grande beauté, mais avec cela un caractère difficile.

Un gentleman, faisant un jour une visite au poète, lui dit:

—Madame votre épouse a certainement toute la fraîcheur d'une rose.

—Cela se peut, reprit Milton en soupirant, mais je suis aveugle et je n'en sens que les épines!

Est-il bien, le baron?

—Oh! je crois bien, il a la rage des bibelots "du temps." Il a des meubles Henri II, il mange dans du vieux Sèvres, il boit dans des hanaps Renaissance. Enfin, il ne se sert que de calendriers du règne de Louis XIII!

En police correctionnelle:

—Prévenu, qu'avez-vous à dire pour votre défense?

—J'ai à dire, mon président, que je n'ai pas pris d'avocat. J'espère que le tribunal me tiendra compte de ce bon procédé.

Dialogue chez la fruitière:

—Vous savez la nouvelle, madame Pochet!.. Victoire, votre ancienne voisine, est rentière. Son mari a été tué dans un accident de chemin de fer, et on lui a donné vingt mille francs.

—C'est-y Dieu possible!.. On dira ce qu'on voudra: y a des femmes qui ont du la chance, sur cette terre!....

M. Jules Claretie rapporte, dans le *Temps*, cette jolie boutade de Victor Hugo:

—Savez-vous comment j'ai défini le paradis? Un pays où les parents seraient toujours jeunes et les enfants toujours petits!

Entendu sur le boulevard...extérieur:

—Qu'est-ce que tu fais maintenant?

—Je suis entré chez un changeur.

—La nuit!

L'ABBÉ SANS SOUCI.

CONTE NORMAND.

Il y avait une fois un abbé qui possédait une riche abbaye et qui en jouissait si paisiblement qu'on lui avait donné, dans le pays, le nom d'*abbé sans souci*. Après avoir rempli ses devoirs, il ne songeait qu'à se donner aux autres. Il allait visiter ses voisins, donnait un bon conseil à celui qui se trouvait embarrassé, égayait par une plaisanterie celui qui était triste, répétait des proverbes aux vieillards et des histoires aux enfants, si bien que tout le monde était content de le voir, et quand on criait:

—Voilà l'*abbé sans souci!*

Tous les visages se rassérénaient comme si on eût dit:

—Voici la gaieté et le beau temps.

Malheureusement le roi qui gouvernait alors le pays, avait un caractère tout différent. C'était un homme triste, inquiet et ennuyé, qui ne savait se servir de sa puissance pour son bonheur ni pour celui des autres. Or, il eut un jour la pensée de parcourir son royaume, espérant que de voir de nouveaux lieux et de nouveaux visages, pourrait le distraire. Toute sa cour fit en conséquence ses préparatifs, et partit avec lui, car un roi ne peut pas plus se passer d'une cour qu'un grand veneur ne peut se passer d'une meute.

Après avoir traversé plusieurs provinces, il arriva, un jour, devant une belle abbaye, entourée de jardins, et il demanda à qui elle appartenait. On lui dit que c'était à un abbé fort riche qui, une fois ses devoirs accomplis, chantait et riait toujours.

—Et pourquoi chanter et rire ainsi? demanda le roi, d'un air chagrin; n'a-t-il donc aucun sujet de contrariété?

—Aucun, répondit-on, et cela est si connu dans le pays, qu'on ne lui donne point d'autre nom que celui d'*abbé sans souci*.

Cette réponse irrita le roi, (car il était aigri contre tous ceux qui paraissaient plus heureux que lui), de sorte qu'il ordonna d'aller prendre l'abbé et de le lui amener sur-le-champ.

Celui-ci arriva, conduit par des gardes, mais le visage joyeux selon son habitude. Le roi regarda cette joie comme une insulte.

—Tu es bien hardi d'être si heureux quand je suis triste et mécontent, lui dit-il avec colère, et si je me croyais, je t'en punirais à l'instant; mais j'ai de la religion, et je sais qu'il faut pardonner les injures. Cependant, comme il n'est pas juste que tu sois seul sans souci dans mon royaume, je me charge de t'en donner. Voici donc quatre questions auxquelles tu devras répondre dans trois jours, sous peine de perdre ton abbaye et de passer le reste de ta vie en prison.

A ces mots, il donna un papier à l'abbé en lui faisant signe de se retirer.

Or, d'après ce papier, il fallait dire au juste "ce qu'il y avait de terre dans le royaume, combien la lune pesait, ce que le roi valait et ce qu'il croyait."

Vous comprenez quel fut l'embarras du pauvre abbé quand il vit ce qu'on lui demandait. Il fouilla en vain tous ses livres, interrogea tous les docteurs qu'il connaissait; ni les docteurs ni les livres ne purent le tirer d'embarras.

Enfin, le troisième jour était venu sans qu'il eût rien trouvé, et il parcourait tristement une de ses grandes allées, cherchant inutilement quelque moyen d'échapper à la menace du roi, lorsqu'il rencontra le meunier qui venait de porter de la farine à l'abbaye.

Celui-ci, qui était un madré compère, toujours jovial, salua en demandant des nouvelles de sa santé. L'abbé lui répondit, en soupirant, qu'il se portait aussi bien que pourrait se porter un homme ruiné et menacé de mourir en prison. Sur quoi le meunier s'étant récrié avec étonnement, l'abbé lui raconta tout ce qui s'était passé et quelles questions le roi l'avait condamné à résoudre.

Le meunier, qui avait écouté celles-ci avec attention, lui répondit:

—Par ma foi! monsieur l'abbé, pour un homme de votre état, vous n'êtes guère habile, et si je me trouvais à votre place, je ne m'inquiéterais pas autrement des demandes du roi.

—Je voudrais t'y voir, Guichard, répondit l'abbé; tu serais bientôt forcé comme moi de jeter ta langue aux chiens.

—Non, sur mon honneur, répondit le meunier, et si monsieur l'abbé veut me prêter sa robe de docteur et me remettre à perpétuité la rente que je dois lui payer, je m'engage à répondre au roi de telle sorte qu'il devra se déclarer satisfait.

L'abbé, qui n'avait plus aucune ressource, accepta ce que lui proposait Guichard; il lui fit un acte par lequel il le reconnaissait quitte de toute redevance à l'abbaye, et lui donna sa robe de docteur.

Le meunier s'en revêtit et se présenta à l'heure indiquée devant le roi.

Celui-ci ne reconnut point d'abord l'abbé, mais il pensa que l'inquiétude l'avait changé, et il se réjouit intérieurement de lui avoir fait perdre ses droits au nom d'*abbé sans souci*. Il lui ordonna donc d'approcher, sans prendre l'air trop terrible, et lui demanda d'abord s'il pourrait lui dire au juste "ce qu'il y avait de terre dans son royaume?"

—Très facilement, sire, répondit Guichard; mais, comme vous ne m'avez parlé que de la terre, j'attends, pour en mesurer la quantité, que vous ayez séparé les racines, les pierres et les métaux; dès que cet ouvrage sera fini, vous pourrez me faire avertir et je vous répondrai sans balancer.

Le roi se mordit les lèvres, car il voyait que la question avait été mal posée; il passa à la seconde et demanda "combien la lune pesait?"

—La lune, répondit Guichard, pèse juste une livre; et, la preuve, c'est qu'elle se compose de quatre quarts!

Cette fois le roi sourit et toute la cour rit aux éclats. On passa à la question et on demanda au meunier "combien le roi valait?"

—Je l'estime vingt-neuf deniers, répondit-il tranquillement; et Sa Majesté ne peut se plaindre de mon prix, car Jésus-Christ, qui était plus grand que tous les rois de la terre, n'a été vendu que trente deniers.

Il fallut encore accepter cette réponse, et l'on arriva enfin à la dernière question, "que croit le roi?"

—Le roi, dit Guichard, croit qu'il parle à l'*abbé sans souci*, et il se trompe, car il ne parle qu'à son meunier.

Sa Majesté parut fort surprise, mais le paysan lui conta alors ce qui avait eu lieu et comment il avait fait marché avec l'abbé pour le tirer d'embarras. Le roi, charmé de son esprit, déclara qu'il se tenait pour satisfait et que l'*abbé sans souci* resterait libre et maître de son bien.

Quant à Guichard, il lui proposa de l'emmener à la cour pour l'aider à gouverner, ce que le meunier accepta; de sorte que, depuis ce jour, toutes les affaires du royaume furent bien conduites, et que Sa Majesté, égayée par son premier ministre, permit aux abbés et aux autres de vivre sans souci!

Garçon! pourquoi me comptez-vous douze sous au lieu de 10.

—C'est bien simple, Monsieur, en le comptant 12, je vous oblige à changer et à me donner un pourboire sur la monnaie.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 14 mars 1885.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Jusqu'ici cette semaine	$1,197,606 00	$113,562 00
Même temps la semaine dernière	1,168,896 00	113,401 00

ARGENT AMÉRICAIN.

Argent américain (étalon..... au pair ... (trade dollar) 85c

Prix de l'argent en lingots à Londres 49¼

MONNAIE ÉTRANGÈRE.

Dollar mexicain	88½	
Pièces de 5 francs	90	
Pièces de 20 francs	$3 75 à	3 85
Souverains	4 75 à	4 85
Pièces de 10 thalers	7 50 à	....
Doublons espagnols	15 40	
Doublons patriotes	15 35	
Doublons mexicains	15 40	
Pièces de 20 pesos mexicaines	....à	19 40
Or de l'Amérique du Sud	80c par pes	
20 marcs prussiens	4 60 à	4 74
Or de la Californie	7 à 8 0/0 esc	
Or américain, poids léger	95 à	97
Or américain, mutilé	5 0/0 d'escompte	

MARCHÉ MONÉTAIRE.

L'argent est facile avec une demande modérée aux cotes.

Prêts sur demande: aux banques 6 à 7 pour cent; en dehors des banques, 5 à 8 pour cent.

Les taux d'escompte par an sont comme suit:

Papier de commerce exceptionnel. 8 pour cent A1 .... 8 ..

Prêts sur garanties collatérales... 5 à 7 ..

Hypothèque A1 .... 7 à 8 ..

CHANGE.

REISCHMARKS—Commercial 94 à 94½

Le STERLING est inactif.

Connaissement de navire A1 clear .... 481¼ à 482

Traites de banques .... 483¾ à ....

Soixante jours.

Les FRANCS sont inactifs.

Francs de commerce .... 5.28¾ à 5.25

Traites de banques .... nom.

Soixante jours.

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est calme.

Traites de commerce à 75c de prime.

Les banques tirent des chèques à $2 00 de prime par $1,000.

VALEURS DIVERSES.

Voici les dernières cotes courantes recueillies de diverses sources authentiques:

	Offre	Dem
U S 4 0/0 4½	121½	122¼
... à Londres	124¾ ex coup	

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Bureau à 11 A. M.

Pas de ventes.

Bureau à 2 P. M.

5 actions du Carrollton RR Co .... $ 99

1,000 Louisiana 3 s (Baby Bonds) 50

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur au pair	Offre	Demandé
Canal & Banking Co	100	124	130
Citizens	100	....	59⅞
Germania National	100	125	....
Germania Savings	100	....	118
Hibernia National	100	....	....
Louisiana National	100	110	115
Metro. Loan & Savings	100	....	114
Mutual National	100	110	121
N O National	100	250	....
People's	50	....	51
State National	100	125	130
Union National	100	104	110
Whitney National	100	104½	....

Compagnie d'assurance.

Crescent Ins	100	61½	65
Factors and Traders Ins	100	81½	90
Firemen's	50	....	....
Germania Ins Co	100	....	118
Hibernia Ins	100	110	112
Home Ins	40	22	....
Hope Ins	100	....	100½
Lafayette	50	....	....
Merchants Mutual	100	71¾	77½
Mechanics and Traders	100	102	106
N Orleans Ins As	25	26	27½
N Orleans Ins Co	50	....	45
People's Ins	25	20	25
Sun Mutual Insurance	100	124	130½
Southern Ins Co	100	80	86
Teutonia	100	124	....

Chemins de fer urbains.

Carrollton	100	99	100
Crescent City	100	94	98
Canal and Claiborne	100	....	....
New Orleans City	100	99¼	99¾
Orleans	50	41½	44½
St Charles Street	50	74	77

Actions diverses.

Bienville Oil Works Co	100	....	71
C C Sugar Refinery	100	....	....
C C Slaughterhouse	50	31¾	38
Imp Bonded Warehouse	100	....	....
Jeffer City Gas Light Co	100	....	....
Louisiana Ice Man Co	50	20½	25
La State Lottery Co	100	275	....
La Oil Co	100	....	50
Metairie Cimetry Ass	100	....	....
N O Gas Light Co	100	56	60½
N O Waterworks Co	100	52½	53
Planters Crescent Oil Co	100	....	98
Sugar Shed Co	60	45	....
Scout et Mfg & Export Co	100	....	....
Southwestern Brush Elec tric Light Co	100	72	....

Bons d'État.

Louisiana Consols	64¾	65
Three (Baby bonds)	49¾	55

Bons de ville.

Premiums	86	86¾
Premium drawn number	100	....
Privilege on Premiums	....	....
City 7s	....	....
Consolidated 6 s	98	....
Consolidated Extended	98	99¾
Extended 6 s Railroad	91¾	95
Waterworks	....	....
Park	....	....
City 8 0/0 certificates	92	93
City 6 0/0 Cts for Consol Coup	94¾	95

Bons divers.

Canal & Claib. St RR mort	....	....
New Orleans St Louis & Chicago RR		
Jackson RR 1st mort	103¾	....
Jackson RR 2d mort. coup	114	....
Jackson RR 2d mort. reg	....	....
Morgan's L & T 1st gold mort	....	....
N O Pacific RR 1st gold mort	58	....
St Charles Hotel Co mort	....	....
Crescent City 1st	....	100
N O City RR Co mort	108¾	110¼
St Charles St RR Co mort. 15 y'rs	....	100
N O Waterworks Co mort	105¾	108
La Ice Mfg Co mort 89	90	100
Levee & Cotton Press mort	....	....

Certificats et Warrants.

State Warrants Const. 1884	....	....
State Warrants Ordin. 1885	....	....
Police Cts	....	....
School Cts	30	....
City Scrip old	64	68
new	....	....
Jan. 1st Cts on State Consols	....	....
Cts émis en vertu de l'acte 98 de 1880	....	....
Unpaid State Coupons No 12 (Jan. 1 1880)	15	....
Unpaid State Coupons prior to No 12	30	40
Unpaid City Coupons	....	....
Half paid Coupons	....	....
State School Warrants	....	....

1 Avec dividende. 2 Sans dividende
3 Avec coupon 4 Sans coupon
5 Crossman's Issue 6 New Stock.

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont prises des dépêches, et nos statistiques de coton nous viennent du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHÉ DE LA NLLE-ORLÉANS.

SUR PLACE.

Le Coton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 3000 balles, comprenant 200 balles après 1:30 p. m. hier.

Le marché est fort.

Les cotons tachés sont de ¼ à ⅜c plus bas que les cotons blancs.

Délivré sur contrats, —— balles.

	Aujourd'hui	Hier	Même jour la semaine dernière
Low Ordinary	8	8	8
Ordinary	9	9	9
Good Ordinary	10	10	10
Low Middling	10¼	10¼	10¼
Middling	10¾	10¾	10¾
Good middling	10¾	10¾	10¾
Middling Fair	11 1/16	11 1/16	11 1/16
Fair	11 9/16	11 9/16	11 9/16

FUTURS.

Stables.

Mars 10.70 à ——; avril 10.79 à 10.80; mai 11.00 à 11.01; juin 11.20 à 11.21; juillet 11.37 à 11.39; août 11.45 à 11.46; septembre 10.91 à ——; octobre 10.48 à 10.50; novembre 10.36 à 10.37; décembre 10 36 à 10.37.

Les ventes comprennent 31,300 balles.

MARCHÉS DIVERS.

Aujourd'hui à midi le middling était coté: à la Nouvelle-Orléans à 10¾; à Galveston à 10⅝; à Mobile 10⅝; à Savannah à 10¾; à Charleston à 10⅞; à Wilmington à 10 13/16; à Norfolk à 10 15/16, à Baltimore à 11⅛; à New York à 11⅛; à Boston à 11¼; à Philadelphie à 11¼; à Memphis à 10¾; à Augusta à 10¾; à Cincinnati à 10¾ et à St-Louis à 10¼.

MARCHÉ DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Ferme.

Cotes: Ordinary 9, Good Ordinary 10¼, Strict Good Ordinary 10⅝, Low Middling 10 15/16, Middling Uplands 11¼, Middling Orleans 11⅜, Middling Texas 11⅜.

FUTURS.

Fermes.

Mars 11.34 à 11.35; avril 11.31 à 11.32; mai 11 44 à 11.45; juin 11 56 à 11.57; juillet 11.64 à 11.65; août 11,71 à 11.72; septembre 11.30 à 11.31; octobre 10.80 à 10.81; novembre 10.63 à 10.64; décembre 10.63 à 10.64.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU NET—A la Nlle Orléans, depuis le 1er septembre, 1,429,861 balles, même temps l'année dernière, 1,433,146 balles; à tous les ports des États Unis, 4,457,814 balles, même temps l'année dernière, 4,458,841 balles.

EXPORTATIONS A L'ÉTRANGER—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre, 1,114,271 balles, même temps l'année dernière, 1,171,138 balles; de tous les ports des États-Unis, 3,227,345 balles, même temps l'année dernière, 3,128,715 balles.

STOCKS—A la Nouvelle-Orléans, 248,023 balles; même temps l'année dernière, 286,086 balles, dans tous les ports des États Unis 734,413 balles, même temps, l'année dernière, 837,499 balles.

MARCHÉ DE LIVERPOOL.

SUR PLACE.

Ferme avec une légère demande, les cotons américains ont haussé de 1/16c.

Cotes—6d pour le Middling Uplands; 6 1/16d pour le Middling Orleans.

FUTURS.

1 p. m.—A peine stables.

MARCHÉ DU HAVRE.

Stables.

Cotes: 79 fr 7pour le Très Ordinaire (sur place) et 73½fr. pour le Low Middling (sur mar.)

SUCRE ET MÉLASSE.

Nos cotes du sucre représentent le marché en gros sur la levée.

SUCRE—Stable avec une bonne demande pour le open kettle et pour le centrifugal.

Les recettes aujourd'hui comprennent 304 barils et 51 boucauts de sucre et 197 barils de mélasse.

Ventes, 369 barils et 10 boucauts de sucre et 147 barils de mélasse.

OPEN KETTLE—

Choice / Strictly prime / Prime / Fully fair	4⅞ à 5¼
Good fair / Fair / Good common / Common	4¼ à 4¾
Inférieur	3 à 4

CENTRIFUGALS—

Plantation granulated	à
Off granulated	à
Choice white	à 5⅞
Off whites	5⅝ à 5¾
Gray off white	à 5⅝
Choice yellow clarified / Prime yellow	5⅜ à 5 13/16
Off yellow	à
Seconds	4¼ à 5⅜

MÉLASSE—Centrifugal stables et en forte demande avec un stock limité.

Fancy / Choice / Strict prime / Good prime / Prime / Good fair / Fair / Good Common / Common	Nominal.

CENTRIFUGAL—

Choice	à
Strictly prime to prime	26 à 33
Good fair to fair	23 à 25
Good common and common	17 à 22
Inferior	à

SIROP— —à —.

RIZ DE LA LOUISIANE.

Rapport officiel du New Orleans Produce Exchange.

RECETTES DE RIZ—Aujourd'hui —— barils clean et 167 sacs brut.

RIZ CLEAN—Calme et stable.

Fancy	nominal
Choice	....
Prime	5¾ à 6
Good	5¼ à 5¾
Fair	5 à 5¼
Ordinary	4¾ à 5
Common	4¼ à 4½
No 2	2¾ à 2⅞

RIZ BRUT—Calme et stable.

$3 50 à 4 75 le baril de 162 livres.

(Les cotes ci-dessus sont pour les lots en gros en premières mains. Les détaillants demandent ¼ à ½c de plus.)

Au dehors de la Bourse le riz poli est coté à $18 00 la tonne et le son $12 00 à ——.

FARINES ET GRUS.

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse.

FARINE—Calme et stable.

Extra fancy $4 50 à 4 65. Fancy $4 35 à 4 40 le baril, choix $4 20 à 4 25, family —— à $3 75.

FARINE DE MAÏS—$2 70.

AU DEHORS DE LA BOURSE.

FARINE SUR ORDRE—Winther wheat flour patente $4 85 à 5 00 le baril, extra fancy $4 62½ à $4 75. Minnesota flour bakers $4 50, patente $5 75.

CREAM MEAL—Choice $3 25 à 3 50.

GRU FIN—Choice $3 30 à 3 40.

GRU—Nominal à $—— à 3 40 le baril.

FARINE DE SEIGLE—$4 25.

OAT MEAL—Coarse $5 75 le baril, fine $6 00 à 5 25.

GRAINS ET FOURRAGES.

A LA BOURSE.

MAIS—Le marché est coté à 50 à 56 pour le blanc, 50 à 57 pour le jaune et 56 à 57 pour le mêlé nouveau.

AVOINE—De l'Ouest—41. Texas Rust Proof nominale.

SON—90.

FOIN—Prime $15 00 à 16 00; Choice $18 00 à 19 00.

Les petits lots se vendent aux prix suivants: maïs 2c de plus par boisseau, avoine 2 à 4c de plus par boisseau, son 5 à 8½c de plus par 100 livres, et le foin $2 00 à 3 00 de plus par tonneau.

PROVISIONS.

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse pour les lots en gros.

Les provisions sont calmes et stables.

MESS PORK—$13 37½.

VIANDES SALÉES SÈCHES—Épaules 4.85, short rib sides 6⅜ à —, long clear 6⅞.

BACON—Épaules 6, short rib sides 7¼, long clear sides 7⅜.

GRAISSE—En tierçons, raffiné, 7¼.

JAMBON—10 à 10½.

Les cotes des provisions à la Bourse sont pour le marché en gros; les prix des détaillants sont de 25 à 50c plus élevés pour le porc et de ¼ à ½c pour les autres articles provenant du porc.

AU DEHORS DE LA BOURSE.

MISCELLANÉES—Jobbing—Prime mess and family pork, $11 50, extra prime and rump pork, $11 ... Backbone spare ribs—Il n'y en a pas, sides spare ribs in tierces—Il n'y en a pas. Plain or canvassed shoulders 6¾ à 7⅛c, selon la qualité. Boston cut shoulders fancy, small, 8. California hams, 8c, fancy breakfast bacon, 10½c; choice to fancy s. c. hams, 10½ à 11c, medium to ordinary s. c. plain or canvassed hams, 9½c, common hams, 7½ à 8c. Pig pork, $8 75 à 7 00 le demi baril, pigs feet $4 50 à 5 00 le baril, $1 40 à 2 25 le demi baril et $2 00 le quarter; la bbl $1 00.

BEEF—Jobbing—Extra plate beef $14 00 à $14 50 plate beef $12 en baril extra plate $7 50 à 7 75 en demi baril, plate $6 75 à 7 00 en demi baril, extra mess beef $11 50 à 12 00 le baril; New York Fulton market $9 25 à 9 50 le demi baril.

GROCERIES.

Les prix suivants sont pour des petits lots.

CAFÉ—Prime 10½ à 10¾, good 10¼ à 10½, fair 9½ à 9¾, ordinary 8½ à 8¾, common 7½ à 7¾c la livre.

THÉ—Oolong, extra Formosa, 85c à $1 00 la livre; choicest 65 à 80c, fine to choice 40 à 85c, fair to medium 23 à 28; imperial extra choice 80c à $1 00 la livre, fine to choice 45 à 75c, fair to medium 33 à 60c; hyson and young hyson, fine to choice, 38 à 65c, fair to medium 25 à 33c; gunpowders, finest Moyune, 45c à $1 25, fair to medium 43 à 65c, common to fair 31 à 38.

BEURRE—Creamery—Extra 34 à 35c, extra firsts 30 à 32; firsts 20 à 26; seconds — à —; thirds — à —. Dairy—Extra 20c; extra firsts 17 à 18; firsts 15 à 16; seconds 14; thirds — à —; common, old, &c., 7 à 9.

FROMAGE—New York cream 14 à 14½. Ohio flats, full cream 8½ à 9. Illinois part skimmed—choice 4½ à 5, prime 3½ à 4; inferior 1 à 3.

SAVON—De la Louisiane—Magnolia—family 4 à 4¼c la livre, olive 4½ à 5, dark mottle 4c. Kellers—Magnolia — à 4c, Eagle — à 3¾; Olive — à 4¼. De l'Ouest—Kirk's—Olive 4¾ à —, Blue India 5¾ à 6, 8¾, Rollix, XXX German Olive 4 à 4¾. Procter & Gamble Extra Olive 4½ à 4¾. Every day 4¾ à —. Family 4¾ à —, miscellaneous Red Castile 7½ à 8¾; White Castile 9½ à 10¼.

SEL—De la Louisiane—City Coarse 70c, Gretna Coarse 60c, City Fine 90c, Gretna Fine 86c, City Crushed 80c, Rock Salt ¾c la livre; packet Salt 1½ à 5, selon la grosseur.

CHANDELLES STAR—Full weights 12½ à —c la livre.

AMIDON—3 à 3½c la livre.

FRUITS ET NOIX.

Les cotes suivantes sont les prix en gros. On demande 25 à 50c de plus pour les petits lots et ½ à 1c de plus par livre.

FRUITS FRAIS—Pommes, $2 75 à 4.50.

DU PAYS—Pacanes nouvelles de la Louisiane 5 à 25c selon la grosseur, du Texas 5 à 12½; pistaches rouge du Tennessee 5 à 6c la livre, de la Virginie 7½c. Pêches sèches de l'Ouest (nouvelles) 6 à 7c; Pommes sèches de l'Ouest, choice (nouvelles) 5 à 6c fancy N C sliced new — à —; Choice N C ... 4 à 4½c. Evaporated apples new 8 à 9; Evaporated plums new 16. Pared peaches fancy N C 14 à 15.

ÉTRANGERS—Oranges impériales $4 00 à 4 50 la boîte, oranges de Messine $3 00 à 3 50, de Palerme $2 50 à 3 00. Citrons de Messine $2 25 à 3 00, Palerme $2 00 à 2 50. Raisins layer new $3 00 la boîte, en demi boîte $— en quart de boîte —. Londres layer new $3 50, en demi boîte $— en quart de boîte $1 00, en quart flats $1 25. Bananes $1 00 le régime. Figues bananes $1 50 à 2 50 le régime. Raisins de Malaga en barillets, nominaux en barils $12 00. Dattes 6c la livre. Dattes persanes 7c la livre en boîte. Currents 6½ à 7c la livre. Figues sèches layers 14c la livre, boîtes ovales 14c. Figues de Naples — la boîte. Prunes 7c la livre. Citrons — c la douzaine. Amandes Tarragona 17½c la livre, Iaca 16½c. Noix du Brésil 7½c la livre, Filberts 12½c. Noix anglaises 16c. Noix françaises 14c. Marrons italiens 12 à 14c. Noix de coco $39 00 le 1000, 3¼c pièce en baril.

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

Graine de coton $12 00 par ton., bank oil cake $24 25 par long ton f. o. b. pour le prix ... country farine de graine de coton, jobbing, $21 00 à 21 50 par short ton, ex-levée ou dépôt, huile de coton crue nom. le gallon ex levée; huile raffinée nominal, cooking oil nominal.

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

(Nos cotes représentent le prix du gros au landing. Les marchands obtiennent — à 25c de plus par baril et ½ à ¼c par livre en lots.)

POMMES DE TERRE—Ordinaire $1 00 à 1 40; choix $1 60 à 1 85.

PATATES DOUCES—Fair $2 00 à 2 50.

OIGNONS—$4 25 à 4 75.

AIL—Espagnol et italien 50 à 75c le paquet.

CHOUX—De la Louisiane $3 00 à 3 25 par crate.

CHOUCROUTE—De l'Ouest $4 00 à 5 00 le baril.

HARICOTS—Red kidney choice 4¾ à —, western white choice 4¼ à 4½; western red kidney — à —, new medium choice 2 à 3¼, pois verts nouveaux 2¼.

VOLAILLES—Les marchands en gros demandent de 25 à 50c de plus que les prix suivants par douzaine de volaille et 5 à 10c de plus par douzaine d'œufs—Grosses volailles de l'Ouest $4 50 à 5 00 la douzaine, poulets $3 00 à 3 50, canards $3 50 à 4 00, oies $4 00 à dindes $15 00 à 17 00. Les grosses volailles de la Louisiane $3 50 à 4 00, poulets $3 00 à 3 50, canards $3 50 à 3 50, oies $4 00 à 5 00, dindes $9 00 à 12 00.

ŒUFS—Ceux de l'Ouest 13 à 15c, ceux de la Louisiane 13.

SUIF—6c la livre pour celui de la ville, 5c celui de la campagne.

CIRE D'ABEILLE—Prime yellow 25c la livre.

MIEL—Strained 40 à 50c le gallon.

LAINE—Burry 7½c la livre. Louisiana clear 15; clear lake 17c.

PEAUX AUX ABATTOIRS—70 livres et au-dessus 6½c, steer et peaux de vaches 30, 70 livres — à 5, kips 14 à 30 livres 7c, peaux de veau 75c pièce.

PEAUX DE CAMPAGNE—Green salted 7c, dry flint 12c, dry salted 10½c la livre, damaged green hides 2c, dry damaged dry 1/3 off.

PELLETERIE—Otter $1 00 à 3 50, castor (opened) 50c à $1 00 pièce, loutre 10 à — pièce, raccoons 10.

PEAUX—Chevreuil 20c la livre, mouton 10 à 50c pièce, chèvre 10 à 30.

MOUSSE—Mêlée — à 2½c la livre; grise 2c, noire 3½c.

PLUMES—Plumes d'oies de première qualité 40 à 55c la livre, commun 10 à 15c.

CORNES—Cornes de bœufs, prime, — à 5c pièce, cornes de vaches — à 1c.

MARCHANDISES DIVERSES.

TABACS EN FEUILLES—Qualités pour l'exportation—Low lugs 6 à 8c, low leaf 8 à 9, medium leaf 9 à 10, good and fine leaf 10 à 12. Cuttings sorts—Lugs 8 à 10, leaf 13 à 20.

TABAC MANUFACTURÉ—Fine plug 40c à $1 05 la livre, fine medium 53 à 63, Bright quarters common sound 30 à 35c, common 11—inch 4's et 5's 27 à 35c. Bright navy 4's et 5's 30 à 50c. Black sweet 30 à 50c. No 1 6's et 10's, dark black sweet 35 à 50. Navy livre, black 32 à 38, navy 3's black 30 à 38. Fancy styles, feuille naturelle 50 à 80c. No 1 livre extra fancy 70c à $1 05.

NAVAL STORES—Les prix du gros sont comme suit. Au détail il faut payer 25 à —c de plus par baril. Pitch $2 00 à ——, goudron $3 25 à —— le baril, $2 00 à —— le demi baril. Résine—D E $1 ... F $1 15 G et H $1 25, I $1 75, K $2 25, M $3 25, N $4 00, W G $4 50. Essence de térébenthine 30 à —— jobbing 3 à 4c de plus le gallon.

TOILE D'EMBALLAGE—En petits lots—Bagging 1¾ livre 10¼c la yarde, 2 livres 11c, 3¼ livres, 12. Bailing twine — à 12½c la livre.

COTTON TIES—$1 25 net le paquet.

CHARBON.

PITTSBURG—Détail—Famille 60c le baril, $5 00 le boucaut. Anthracite $9 50 à 10 50 le ton. bateaux 40 à — steamers $4 50 la tonne en gros 25 à 27c le baril.

ALABAMA—Pratt steam coal 40c le baril, Helena coal pour familles 55c. Splint coal 50c, Montevallo 60c. Pratts coal sur chars, par le L and N RR $3 50 le ton. Helena coal $3 75 le ton.

VINS ET LIQUEURS.

ALCOOL—Le gallon	$2 35 à	2 37
BRANDIES—Du pays le gal	3 00 à	3 50
Pêche—vieux, le gallon	1 10 à	1 25
Pomme	2 35 à	2 75
COGNAC—Importé—1877, le gallon	4 80 à	....
1872	5 50 à	....
1870	5 75 à	....
1866	6 50 à	....
1860	7 40 à	....
1858	8 00 à	....
1848	10 50 à	....
Otard Dupuy & Co's Cognac 1877	5 50 à	....
1870	7 00 à	....
1854	9 00 à	....
1845	14 25 à	....
Bisquet, Dubouche & Co, Cognac 1878	4 50 à	....
1870	5 50 à	....
1848	9 00 à	....
GENIÈVRE—Du pays, de New York ou de Philadelphie par gallon	....	....
Hollande par gallon	1 15 à	1 18
Sir Robt Burnett's Old Tom	2 75 à	2 85
Sir Robt Burnett's Old Tom par caisse	3 15 à	3 25
Holland par caisse	8 50 à	9 00
	7 25 à	7 50
WHISKY—Rectifié de la Louisiane, 90 0/0 de preuve, par gallon	1 10 à	1 14
Ouest	1 16 à	1 20
Bourbon	1 40 à	3 50
Seigle	1 50 à	3 50
Écosse, importé	4 00 à	4 25
Irlande importé	4 00 à	4 25
CHAMPAGNE—Heidsieck Carte Blanche, qts, par doux	27 00 à	....
M. Canneaux Fils, quarts	30 00 à	....
M. Canneaux Fils, pints	32 00 à	....
Piper Heidsieck quts par douz	29 00 à	....
Krug & Co. qts par douz	32 50 à	33 00
Moet & Chandon — Sillery Mousseux par douz	24 00 à	....
Cremant d'Ay par douz	28 00 à	....
Pints, $2 00 en plus.		
G. H. Mumm's & Co. Dry Verzenay	24 75 à	....
Extra Dry	26 50 à	....
Monopole Heidsieck & Co car caisse quarts	30 00 à	....
Pints, par caisse	32 00 à	....
New Orleans Claret, par barils	43 00 à	....
par b tle	2 80 à	....
Malaga par barillet	55 00 à	....
VINS ROUGES—California Claret, le gallon	58 à	62
Zienfandel No 1 le gallon	70 à	75
Clarets importés—Ordinaire par baril	60 00 à	62 00
Clarets de famille, par baril	65 00 à	75 00
Clarets fins le baril	90 00 à	175 00
Médoc la caisse	6 00 à	....
St-Julien, la caisse	6 50 à	....
Margaux, la caisse	7 00 à	....
Pontet Canet, la caisse	10 00 à	....
Larose, la caisse	12 00 à	....
Léoville, la caisse	12 00 à	....
Chateau Lafitte, la caisse	28 00 à	....
Ordinaire, la caisse	3 00 à	3 50
Chateau Dillon, par cask	125 00 à	....
Blanquefor, par cask	105 00 à	....
Chateau Dillon, par caisse	7 50 à	....
VINS BLANCS—California, le baril	40 00 à	45 00
Importé, de famille, la bar	65 00 à	80 00
Importé, fin, la bar	90 00 à	175 00
Graves, la caisse	6 00 à	....
Sauternes, la caisse	6 50 à	....
Haut Sauternes, la caisse	10 00 à	....
Latour Blanche, la caisse	18 00 à	....
Chateau Yquem, la caisse	20 00 à	30 00
Ordinaire, la caisse	3 25 à	3 50
Muscat, la caisse	4 25 à	6 50
Madère Cette, le gallon	1 00 à	1 10
Madère genuine fine, le gal	3 50 à	5 00
Madère, la caisse	12 00 à	25 00
Sherry, Cette, le gallon	1 00 à	1 10
Sherry Genuine Xeres, le gallon	1 50 à	5 00
Sherry, la caisse	9 00 à	25 00
Très vieux porto, la caisse	6 00 à	....

Maladies des Enfants

SIROP DE RAIFORT IODÉ

De GRIMAULT & Cie, Pharmaciens à Paris

Ce Sirop, dont l'efficacité constante a provoqué l'admission au Codex de 1884, publié par le gouvernement français, jouit d'une faveur spéciale auprès du corps médical du monde entier. Il remplace avec grand succès l'huile de foie de morue, grâce à une heureuse addition d'iode qui s'y trouve intimement combinée avec le suc des plantes antiscorbutiques, *cresson, raifort, cochlearia*, qui contiennent naturellement du soufre. Il convient aux *enfants pâles chétifs, privés d'appétit*, sujets aux *gourmes*, aux *abcès*, à l'*engorgement* des *glandes du cou*, au *goitre* qu'il fait fondre rapidement. Essentiellement dépuratif, il n'a pas la causticité de l'iodure de potassium et de l'iodure de fer et s'emploie pour fortifier les *tempéraments faibles*, combattre la *toux*, la *phtisie*, guérir les *affections de la peau* et toutes les maladies dues à un *vice du sang*.

Dépôt à Paris, 8, Rue Vivienne

ET DANS LES PRINCIPALES PHARMACIES

SANTAL DE MIDY

Pharm. de 1re Classe, à Paris

Ces Capsules guérissent en 48 heures les écoulements les plus anciens et suppriment l'emploi du Copahu, du Cubèbe et des Injections.

Dépôt à Paris, 8, rue Vivienne

MATÉRIAUX de CONSTRUCTION.

Yard Spot Quotations.

YELLOW PINE—ROUGH PER 1,000 FEET.

Sawn Tim No 1	$15 00	Plank No 1	$15 00
No 2	14 50	No 2	14 00
No 3	13 50	No 3	15 00
Scantling No 1	15 00	Flooring No 1	16 00
No 2	14 00	No 2	15 00
No 3	13 50	No 3	14 00
Ceiling No 1	15 00	Weath Bds No 1	14 00
No 2	14 00	No 2	11 00
No 3	12 00		
Boards No 1	15 00	Nords No 2	14 50
No 3	14 00	No 4	12 50

YELLOW PINE—DRESSED.

Flooring No 1	24 00	Ceiling No 1	20 00
No 2	21 50	No 2	16 00
No 3	18 00	No 3	14 00
Weath Bds No 1	15 00	Boards No 1	20 00
No 2	13 00	No 2	17 50
Boards No 3	15 00	No 4	13 50

CYPRESS—ROUGH.

Boards No 1	27 50	Boards No 2	25 00
No 3	22 50	No 4	18 00
No 5	15 00	No 6	12 50
Dimensions No 1	20 00	Dimensions No 2	18 00
No 3	15 00		
Dr'ed Bds No 1	35 00	No 4	18 00
No 2	32 50	No 5	15 00
No 3	30 00	No 6	14 00

WHARF TIMBER.

No 1	8	No 3	7
No 1	8		

MAHOGANY TIMBER.

No 1	10	No 3	7
No 2	9		

CEDAR TIMBER.

No 1	10	No 3	6
No 2	8		

WALNUT LUMBER.

No 1	100 00	No 3	60 00
No 2	90 00		

OAK LUMBER.

No 1	60 00	No 3	40 00
No 2	50 00		

SHINGLES.

No 1	3 75	No 3	3 00
No 2	3 50		

LATH.

Per 1,000 ...... 1 60

BRICK—PER 1,000.

River—Choice	9 00	Prime m'ch	8 50
Good	8 00	Merchantable	7 50
Lake—Paving	9 00	Lake—Ring	8 50
Arch	7 50	ICRRd—Paving	8 50
ICRRd—Buildg	8 25		

LIME—PER BL.

Alabama ...... 1 00 Western 1 35

PLASTER.

Calcined ...... 1 75 à 2 00

CEMENT.

Portland	3 50	Rosendale	1 90
Western	1 35		

SAND.

River	20	Yellow	30
White	42½		

SLATE—PER SQ.

Bangor ...... 6 à 8 Virginia ......

Chapman ...... Pennsylvania ......

Western ......

HAIR—PER LB.

Plaster ...... 5 à 6

TILES—EACH.

Flat ......)

IRON.

Bars rounds and Square—1 to 7/8 in. p. 100 ...... 2 35

Flat, 1½ to 4x¾ inches	2 35
Bands, light 3 to 6x¼ inches	2 85
Heavy, 3½ to 6x¼ inches	2 65
Hoops, ¾ to 9/16, No 17 to 20 G p lb	5¼
Sheet No 10 to 14 G	3¼
Galvanized, No 26 G	8 7 10
Roofing	
Pig per ton	
Nails, 10d, per keg	2 70
Spikes, cut, per keg	2 95
Wrought	

TIN—PER BOX.

Roofing, 1x20x28 inches			10 50
I C do	12 50	1x14x20	8 00
I C 1x14x20	6 00	Block, p lb	23

COPPER.

Roofing per lb	22
Brazier's sheets 12 lb and over	2d

BRASS.

Sheet, p lb 25

ZINC.

Sheet p lb 7½

LEADS.

Pig p lb ...... 5¼ Sheet, p lb ......

Pipe p lb ......

FEUILLETON.

No 6. Commencé le 10 mars.

Minerve et Hébé.

—PAR—

CHARLES D'HERICAULT.

PREMIÈRE PARTIE.

LE MYSTERE.

—Je l'ai peut-être entendu, chère sœur, mais je me suis bien gardée d'y prêter attention. Cela est sait pour toi. Dis-moi donc ce changement.

—Chère follette! Il parait donc que l'imagination des gentilshommes s'est trouvée fort développée par la philosophie, par l'économie politique, par le mesmérisme, par les récits de voyages et de découvertes qui donnent aux meilleurs esprits un grand goût pour l'inconnu; si bien qu'on voulait voir des choses extraordinaires, soit dans ce monde, soit dans l'autre; si bien que MM. d'Argentré et de Toulange, au lieu de s'en aller, suivant le vieil usage, passer quelque temps dans leurs terres, avec leurs jeunes épouses qu'ils adoraient, résolurent d'aller voyager. Les exploits de La Bourdonnais, de Dupleix, de Lally et de tant d'autres avaient attiré l'attention sur les Indes. On décida donc qu'on irait visiter longuement cet extraordinaire pays. Les jeunes femmes donnèrent les mains au projet, et, de fait, il semble qu'il n'y ait rien de réjouissant pour la pensée que les longs voyages, pleins de mystères et de dangers, à côté de l'objet de son amour.

—Hum! dit Julie en éclatant de rire, aurais-tu juré de faire le tour du monde avec un capitaine des vaisseaux du Roi?

Renée regarda sa sœur presque tristement.

—Tu veux faire allusion à M. de la Faille. Je ne cache pas que je l'ai distingué pour la beauté et la bonté de son caractère, pour son esprit et ses talents, qui en font, dit-on, après M. d'Albert de Rions, le meilleur officier de la marine. Je l'estime surtout pour sa vertu, qui est aussi ferme que son courage. Il ne m'a pas été difficile de deviner qu'il pense à moi. Mais comment, sans cruauté, exciter une flamme qui ne doit jamais être satisfaite? J'ai dit devant lui que je ne devais pas songer au mariage. Il est trop délicat pour avoir dès lors continué ses assiduités. Il a protesté, quelque temps après, dans un cercle où j'étais, qu'il était décidé à ne pas se marier. C'est avec quelques autres paroles vagues, échangées entre nous, la seule déclaration d'amour qu'il m'ait faite: Mais mon estime pour lui reste entière, et je lui en ai donné, il y a peu de temps, une preuve rare que tu sauras.

—Et veux tu donc dire que moi aussi je suis condamné à rester quelque vieille fille béguine, chanoinesse, je ne sais quoi?

—Oui, répondit tranquillement Renée.

—Je n'ai pas dit mon mot là-dessus, répliqua résolument Julie. Mais continue, je t'en prie.

—Les deux couples partirent donc. Au bout d'un an, le voyage fut interrompu. Il fallut s'arrêter. On revint à Pondichéry. Nous vînmes au monde à une semaine d'intervalle l'une de l'autre.

—Mais, voyons, Renée, suis-je Mme de Toulange ou Mlle d'Argentré? Ne me fais donc pas languir, comme si tu racontais une comédie en cinq actes.

—Je te répète que je n'en sais rien. Hélas! la comédie devient un drame, comme on dit aujourd'hui. Mme de Toulange se remit difficilement. Nous deux, nous étions peu vigoureuses. Il n'y eut moyen ni de reprendre le voyage ni de revenir en France. En 1774, Mme de Toulange mourut. Peu de temps après, nous disparûmes, en même temps que le porte-éventail de M. d'Argentré, un Indien qui paraissait extrêmement attaché aux deux enfants. On le nommait Yanam. On fit toutes les recherches. Les deux gentilshommes déployèrent une activité incessante, fort contrariée par la guerre qui divisait les divers peuples de l'Inde, alliés, les uns des Français, les autres des Anglais. Tout fut vain. Les enfants avaient reçu au baptême, la fille de M. d'Argentré, les noms de Renée-Marie, celle de M. Toulange les noms de Marie-Julie. Pense encore, mon cœur. Ces mots résonnent-ils dans ta mémoire?

Julie réfléchit encore; elle secoua la tête.

—Ma mémoire est également rebelle, reprit tristement Renée. Un jour, le vicomte d'Argentré ne revint pas. Qu'était-il devenu? On n'en sut rien. Était-il mort ou prisonnier? Le bruit courut qu'il était fou et retenu dans les montagnes Nilgherries. Nouvelles recherches, toujours vaines. Ce nouveau coup acheva Mme d'Argentré qui mourut en 1776. Il y eut, paraît-il, une scène émouvante à son lit de mort. Elle fit jurer à M. de Toulange qu'il aimerait toujours également les deux enfants, mais surtout qu'il sacrifierait tout au soin de les retrouver et de ne pas laisser les deux jeunes filles exposées aux horreurs de cette vie de sérail, de cette existence de bayadère qui l'épouvantaient. M. de Toulange était, disait-on, un homme qui avait ni la fermeté, ni l'intelligence de M. d'Argentré.

—Voilà une présomption, dit avec un sérieux affecté Julie; ce doit être ton père.

—Oh! tais-toi, tais-toi! s'écria Renée avec un cri d'angoisse. Oh! non, pas cela.

—Eh bien! ce sera donc mon père.

—Oh! non, pas toi non plus, s'écria de nouveau Renée en saisissant sa compagne et en la couvrant de baisers et de larmes.

Julie la regardait avec surprise mêlée de quelque effroi.

—Pourtant......

—Tais-toi, ne concluons pas. Oui, je sais que je parais déraisonnable. Je cherche à éclaircir un mystère dont la persistance mine l'existence de ce vieillard que je vénère si tendrement, et toutefois, je suis épouvantée des conséquences que la découverte peut apporter. Laisse-moi dire. Tu vois, je te raconte le plus froidement que je puis.....

Elle essuya ses larmes.

VII

LAQUELLE?

—M. de Toulange, reprit Renée, était, en tous cas, le plus généreux et le plus sensible des humains. Il prêta solennellement le serment que lui demandait la mère mourante.

La guerre devint violente entre les Anglais et les Français. Les premiers se rapprochèrent de Pondichéry, qu'ils finirent par assiéger. M. de Toulange avait été militaire, il ne pouvait rester indifférent en cette occurence. Il prit part à la guerre, et occupa bientôt un poste important dans la défense de la ville.

—Ah! dit tout brusquement Julie. Je me rappelle en ce moment un petit fait dont je n'ai jamais, du reste, pu perdre le souvenir. Un jour, peu de temps avant que nous quittions Keatnagherry, je me vois sous un de ces arbres si étranges, dont les branches tombaient à terre et reformaient de nouveaux arbres,—ne les appelle-t-on pas des banians?—Yanam,—oui, je le vois encore, un homme rouge, aux yeux noirs et doux,—il y était avec nous, il me fit sous le bras, au-dessous de l'épaule, trois piqûres; à toi aussi. J'entends encore mes cris; mais toi, sage Minerve, tu ne te plaignis pas. Il paraît que nous étions si ressemblantes qu'il voulut ainsi nous distinguer et, en effet, nous avons encore trois points bleus bien marqués. Seulement, tu les portes sous le bras droit et moi sous le bras gauche.

—Ne te rappelles-tu plus rien?

—Mais oui. Je n'ai jamais voulu en parler, car notre chère et bonne grand'mère nous avait ordonné de ne jamais souffler mot de ces souvenirs. Mais je me vois encore un matin assise à côté de toi et d'Yanam, dans une voiture, fort dure, traînée par des bœufs qui allaient au galop. Après plusieurs jours, nous arrivâmes dans une ville qui parut grande à mes yeux habitués aux cabanes de notre village.

—C'était Pondichéry.

—Nous arrivâmes au milieu d'une rue où il y avait une grande foule. Nous vîmes passer beaucoup de soldats; derrière eux un homme qui avait les bras liés et les épaules découvertes, la tête nue et les cheveux coupés. Il était soutenu par un jeune matelot, car il avait été blessé, et il marchait difficilement.

—C'était le baron de Toulange.

—Quand il arriva à l'endroit où nous étions, Yanam te prit sous les bras et t'éleva au-dessus de la foule. Un homme, qui était à côté de lui et à qui il avait parlé avec un air de soumission et d'effroi, en fit autant pour moi. L'homme que l'on conduisait au supplice, l'homme enchaîné, dont la physionomie fière et résignée me frappait, se tourna de notre côté. Ses regards s'arrêtèrent sur nous avec une expression que je ne pourrai jamais rendre, une expression de tendresse infinie. Il leva les yeux au ciel, comme s'il voulait le remercier. Puis, certainement, ses yeux s'arrêtèrent sur l'homme qui me portait, avec une haine menaçante. Il le montra au matelot qui le soutenait. Il leva encore les regards au ciel, comme s'il l'invoquait contre cet homme. Celui-ci laissa échapper un éclat de rire et je l'entendis bien qui murmurait: "L'imbécile dévot!" Je me retournai pour voir le visage de mon porteur. Le visage était bien caché. Le cortège disparut. L'homme me reposa à terre. Mais en descendant, mes mains s'accrochèrent au collet de sa tunique—il était habillé comme un Indien—la tunique s'ouvrit et laissa voir un cou très blanc, au bas duquel, près des omoplates—je me suis instruite auprès du chevalier de Mésarnou, qui a fait même de la médecine—il y avait une ligne noire. Le personnage dit quelques mots—quelques mots impérieux et menaçants—à Yanam, qui disparut et que nous ne revîmes plus. L'homme nous conduisit vers une grande maison où l'on nous reçut. Nous ne revîmes plus également cet inconnu, mais, chose curieuse, j'ai été frappée par cette idée que le négrier Lauverjat ressemble au jeune matelot qui soutenait M. de Toulange. Quelques jours après, les Anglais entrèrent dans la ville. Plus tard, on nous mit sur un navire et l'on nous amena en Bretagne, auprès du marquis et de la marquise d'Argentré. Je voulus parler de tous ces incidents, qui m'avaient frappée. On m'imposa silence.

—C'est bien cela, mon cher cœur. Quelques personnes prétendirent que nous étions des enfants supposés; quelques autres nous reconnurent bien pour les filles enlevées quatre années auparavant. Mais nul ne put distinguer quelle était Mlle d'Argentré, quelle était Mlle de Toulange. Il y a loin de l'Inde ici. Les parents de M. de Toulange ne se souciaient pas—tu le comprendras tout à l'heure—de revenir sur cette histoire. Les grands événements historiques qui accompagnaient et qui suivirent cet incident lui enlevèrent tout intérêt. M. d'Argentré n'eut aucune peine à persuader au monde que nous étions ses deux petites-filles.

—Mais pourquoi cette fraude en un homme si austère, si merveilleusement délicat?

—Pour éteindre jusqu'au souvenir de M. de Toulange. Tu as toujours ressenti comme moi, ce que la conduite de M. d'Argentré avait de dur pour nous. Il nous traitait avec une froideur sombre, qui tenait presque du dégoût, et pourtant nous devions être d'aimables enfants, car chacun nous choyait. Lui s'éloignait quand nous approchions. Il ne nous parlait jamais, sans nécessité absolue, et toujours d'un ton sec. De caresses, de baisers, il n'en fut jamais question, et quand, par hasard, nous le frôlions, il tressaillait: on eût dit que notre contact l'avait sali. Mme d'Argentré, au contraire, nous dévorait de baisers, bien souvent noyés de larmes. Mais quand M. d'Argentré était présent, elle était aussi froide à notre égard que lui-même.

Jamais je ne pus prendre mon parti de tout cela. J'y pensais sans cesse, et c'est cela, mignonne, qui a fait de moi une sage Minerve; j'aimerais mieux entendre dire une bonne chrétienne. Quand, il y a deux ans, Mme d'Argentré fut malade, je me jetai un jour aux pieds de son lit et je la suppliai de m'éclairer. Elle me promit qu'elle le ferait avant de mourir. En effet, peu de jours avant sa mort, elle me fit appeler et me donna les quelques explications qu'elle avait reçues elle-même. C'était peu, mais je compris M. d'Argentré.

M. de Toulange, que nous avons vu marchant au supplice, avait été condamné pour trahison. M. de Bellecombe, qui commandait alors les Français dans l'Inde, est un oncle de M. de la Faille. Il n'a jamais, par grande politesse, laissé voir qu'il savait bien que nous n'étions pas les petites filles de M. d'Argentré, mais il racontait librement devant son neveu, que j'interrogeai, toute l'histoire. La voici, bien sèchement:

Il avait lutté longuement contre les forces dix fois supérieures des Anglais. Il eût triomphé ou du moins tenu plus longtemps, si ses projets et ses plans n'avaient pas été souvent livrés aux ennemis. Oui, il y avait parmi les Français de distinction qui formaient son entourage, un traître. Cela paraissait impossible, mais il n'y avait pas à en douter.

Il fallut se renfermer dans Pondichéry. L'armée anglaise vint assiéger la ville, devant laquelle la tranchée fut ouverte, au commencement de septembre 1778. Là encore on retrouva les indices de la trahison. Lesquels? je ne sais pas tout; mais je me rappelle, notamment, que les ennemis étaient toujours avertis du jour et de la direction de nos sorties. La surveillance était plus facile qu'en rase campagne. Un jour, vers le commencement d'octobre, on saisit un Indien qui, en sautant par-dessus un ouvrage de terre, s'était foulé un pied. On l'interrogea. On lui demanda pourquoi il ne sortait point par les portes. Ses réponses furent peu satisfaisantes. On le mit à la torture, je crois. Il livra un billet qui promettait aux Anglais, moyennant une somme considérable, un des ouvrages de la fortification. Ce billet était signé Toulange.

Cela parut bizarre et incroyable. On interrogea pourtant le baron, qu'on trouva singulier et ambigu, hésitant dans ses réponses. On le garda prisonnier. M. Bellecombe avait des pouvoirs souverains. Il était furieux, comme tu penses, d'avoir toujours été contrarié par la trahison. Il sentait la ville lui échapper. En effet, elle se rendit le 17 octobre. Il se jura qu'au moins il punirait le misérable. Il assembla un conseil de guerre, composé d'officiers, tous très portés pour M. de Toulange, très aimable et très aimé. L'Indien, porteur du billet, déclara qu'il ne connaissait pas de vue M. de Toulange, mais que c'était bien sous ce nom-là qu'il avait été plusieurs fois introduit dans la tente d'un général du camp anglais. Il laissa échapper qu'il n'était pas seul employé en de telles œuvres. On saisit quelques-uns de ses complices. Ceux-ci furieusement fustigés, avouèrent qu'ils avaient été, en effet, les émissaires de M. de Toulange.

Celui-ci, interrogé, répondit qu'il n'avait jamais songé à trahir la France, ni le roi pour lesquels il avait toujours été prêt à donner sa vie. Toutefois, il reconnaissait bien sa signature dans le billet saisi. Il ne voulut jamais s'expliquer davantage. On dut le condamner. Il fut décapité, quelques jours avant la reddition de la ville. Le général anglais reconnut volontiers qu'il avait eu des renseignements fournis au nom de M. de Toulange, qu'il n'avait jamais vu, du reste, et auquel il avait transmis des sommes notables.

Tu connais aussi bien que moi M. d'Argentré. Il met au-dessus de tout la famille, la race, le sang, la noblesse, en un mot. Mais la noblesse pour lui c'est le synonyme de toute grandeur, de tout héroïsme. Tu sais comme il est capable de tout sacrifice pour aller où le devoir l'appelle, prêt à tout souffrir pour le Roi et la patrie. Enfin, il représente cet ensemble de vertus puissantes qu'on nomme l'Honneur et qui doit être le drapeau de la noblesse française.

Pour lui, trahir son pays, cela paraît un crime impossible. Mais, que le traître soit un gentilhomme, que ce gentilhomme ait trahi pour de l'argent, c'est une monstruosité telle que le crime de Juda, livrant Notre-Seigneur, lui paraît à peine comparable, puisque Juda n'était pas un gentilhomme. Et penser que cette infamie, unique peut-être en l'histoire de la France (puisque le fait de M. de Vervins n'est pas bien prouvé, dit-il), a été commise, de son temps, à une époque où les ennemis de la noblesse sont si nombreux, commis par un de ses alliés, par le frère de son fils, par le frère d'un d'Argentré, du dernier des La Roche-d'Argentré! C'était une pensée horrible. On crut longtemps qu'il n'y survivrait pas ou qu'il en deviendrait fou. Il attendit avec impatience la fin de la guerre. Il se démit de toute fonction et vint s'ensevelir dans la solitude comme pour échapper à la honte, qui ne l'atteignait du reste pas, et que personne au monde n'a jamais songé à faire rejaillir sur lui. Bien peu d'hommes savent que M. de Toulange était son allié. Je croyais même l'affaire oubliée, si cet étrange matelot n'en avait parlé. J'espère qu'il est le seul qui y pense encore.

—Maintenant, dit Julie, je comprends bien la conduite de M. d'Argentré à notre égard. L'une de nous est sa petite fille. Il a donc voulu nous élever également toutes deux, puisqu'il ne savait laquelle était à lui. Mais l'autre est la fille du traître infâme, du lâche, du déshonoré; elle était elle-même, par la loi du sang, avilie, haïssable, répugnante. Mais laquelle? Il nous fuyait donc toutes deux de crainte de se salir, en caressant la fille d'un traître. Comme il est bon, il lui fallait lutter. Il nous eût voulu aimer, en disant de chacune: Voilà ma fille! Et il frissonnait à notre approche, en disant de chacune: Voilà ma honte, la honte de la France, de la Noblesse et de l'Humanité! C'est pour cela que nous le voyons déclinant, s'affaiblissant, cloué presque toujours sur son fauteuil, lui qui était vigoureux, il y a dix ans, dit-on, comme en sa trentième année. Mais son cœur est toujours aussi généreux, son âme aussi fière.

—Trop fière, mignonne; et Mme d'Argentré, qui mourait des angoisses de cette triste vie, me parla à cœur ouvert. Elle adorait son mari qui était pour elle un type merveilleux de l'humanité. Toutefois, elle l'avait blâmé. "Ma pauvre Renée, me dit-elle,—et c'était la veille de sa mort,—vous avez une sagesse précoce et je vois que vous allez souffrir à votre tour et porter le fardeau qui nous écrase. M. d'Argentré est décidé à laisser marier l'une de vous jusqu'à ce qu'il sache laquelle est sa fille. Car l'idée qu'il prêterait les mains à propager le sang d'un traître, à mettre dans une honnête famille le rejeton d'un monstre, cela lui paraît à éviter à tout prix. Ne vous engagez donc pas, mes enfants. Mais quand il sera mort, rejetez chrétiennement ce poids qui ne doit pas accabler votre vie. Ne vous mariez pas sans indiquer la situation au gentilhomme qui vous offrira ses vœux, mais mariez-vous!

(A continuer.)